

LE FIGARO

**RWANDA
LE FARDEAU
DE LA
FRANCE**

LECTURE D'ETE: UN HEROS, UN LIEU
CETTE SEMAINE: AVEC SCARLETT,
RETOUR A ATLANTA



TERRIFIANT : AU RWANDA

Contre les massacres, l'exode, l'épouvante, une poignée d'hommes : des soldats français. Sur place, on ne se pose pas de questions sur la légitimité de leur présence. La France est là, et porte seule le fardeau du Rwanda.

DE NOTRE
ENVOYÉ SPÉCIAL
ROBERT
LACONTRE

J'ai croisé des centaines et des centaines de réfugiés sur les routes de Cyangugu, Gikongoro, Bikuye. Dans le triangle de sécurité délimité par les Français, presque le quart du pays, il y avait déjà, en vingt-deux jours depuis le début de l'opération « Turquoise », plus d'un million de réfugiés. Aujourd'hui, avec l'offensive du Front patriotique rwandais (tutsi) au nord pour prendre Ruhengeri et au nord-ouest en direction de Gisenyi, où s'est replié le gouvernement hutu, c'est un million et demi à deux millions de pauvres hères qui descendent vers le sud pour se mettre sous la protection des troupes françaises.

C'est le plus brutal exode de l'Histoire. En Afghanistan, cinq millions de réfugiés ont rejoint le Pakistan et l'Iran, mais en huit ans de guerre. Ici, pour les 7,5 millions de Rwandais avant la tragédie, cela fait quatre millions de déplacés en quatre mois. Deux millions en huit jours dans la zone de sécurité.

Et un million de morts.

Cette immense marée recouvre les « Mille Collines », encombre toutes les routes, toutes les pistes.

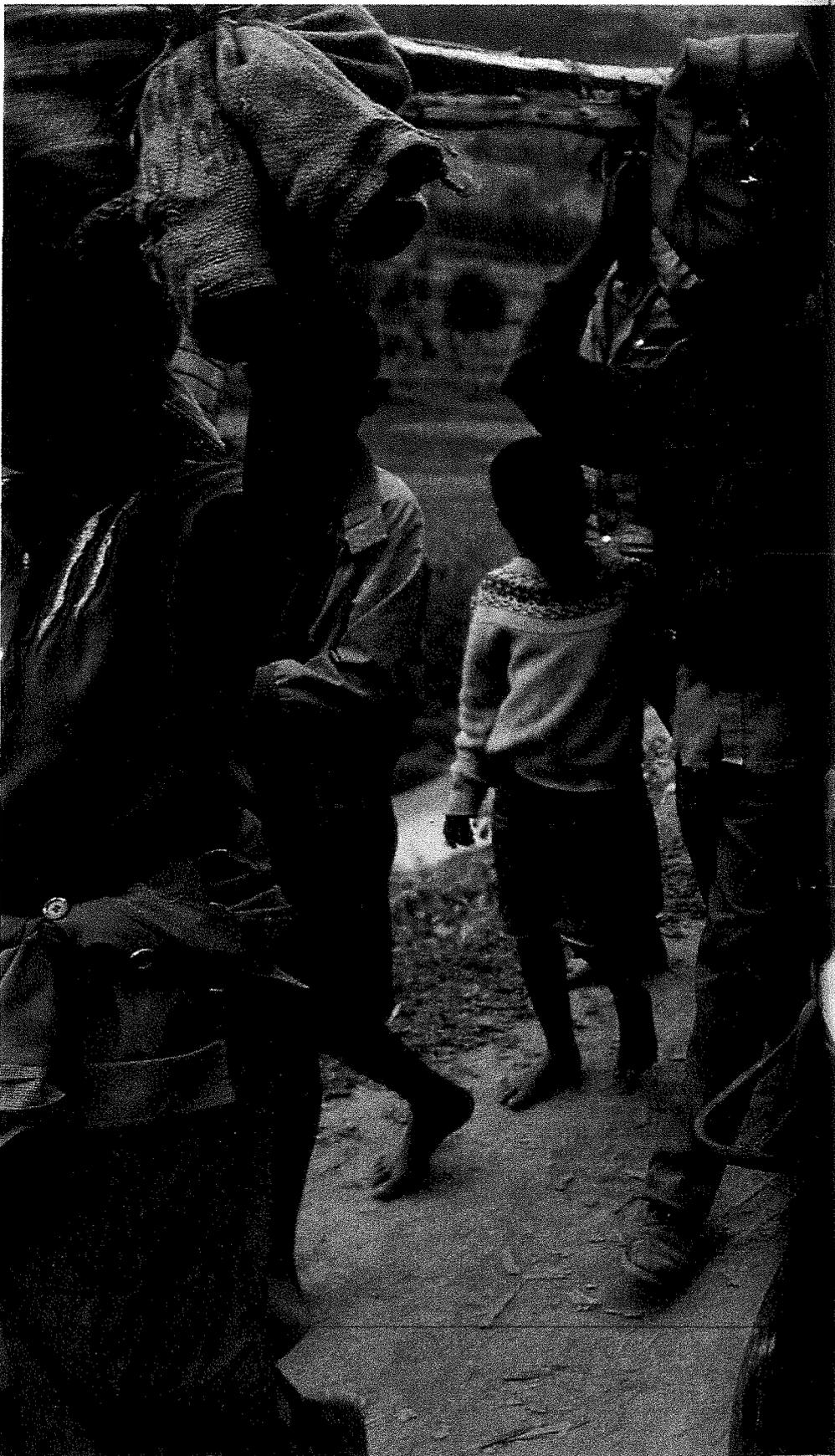
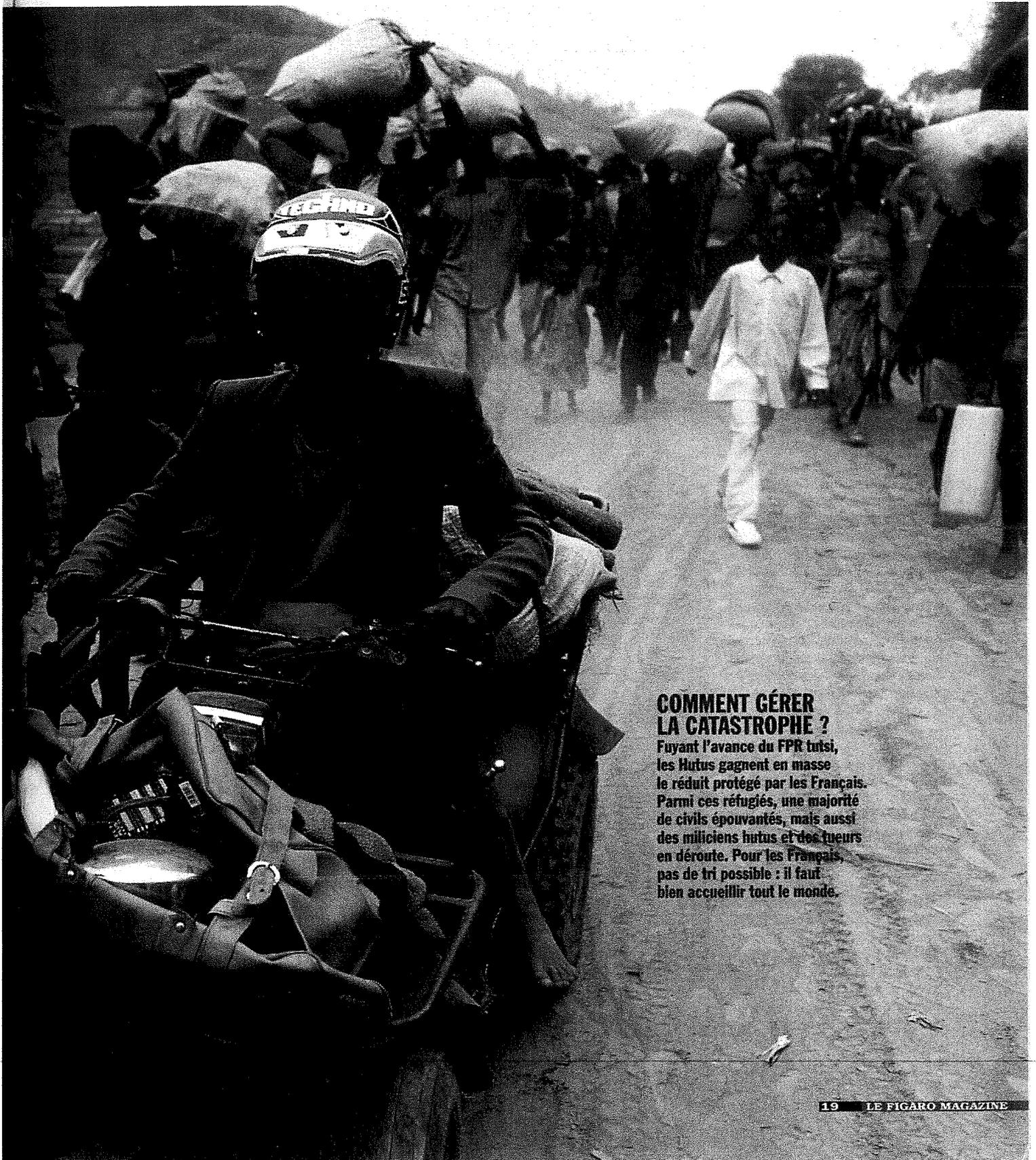


PHOTO : JACQUES LANCENIN/STIPA



J'AI VU L'EXODE INFERNAL



COMMENT GÉRER LA CATASTROPHE ?

Fuyant l'avance du FPR tutsi, les Hutus gagnent en masse le réduit protégé par les Français. Parmi ces réfugiés, une majorité de civils épouvantés, mais aussi des miliciens hutus et des tueurs en déroute. Pour les Français, pas de tri possible : il faut bien accueillir tout le monde.

➤ RWANDA

Une masse compacte déferle même à travers champs. Cette foule dépendante avance lentement, deux kilomètres à l'heure, car les jeunes enfants, dès trois ou quatre ans, la plupart pieds nus, marchent comme les adultes. Les femmes enceintes, souvent avec un bébé dans le dos, les vieillards, les infirmes, toute la misère du monde, les damnés de la terre, se traînent vers leur dernier espoir, la zone de sécurité française.

On commence à manger les feuilles des arbres

A la tombée de la nuit, ils font étape là où ils se trouvent, au bord des pistes, sous les arbustes, sous les bananiers, dans les immenses forêts d'eucalyptus. Après deux jours de marche, ils n'ont absolument plus rien à manger. Ils se nourrissent de feuilles d'arbre, d'herbes et de racines. Ils arrachent toutes les cultures comme d'immenses vols de sauterelles.

La nuit, il fait très froid. Nous sommes à 2 000, 2 500 mètres d'altitude. Certains ont la malaria, presque tous la dysenterie. On attend maintenant la famine, une famine totale comme au Moyen Âge, et le choléra. Déjà, il y a des centaines de morts par jour, morts de faim, morts de maladie, de dénuement, de froid. Et les morts de la guerre. Car les réfugiés qui longent de trop près les troupes du Front patriotique se font tirer dessus au mortier et à la mitrailleuse. Ceux qui sont rattrapés par les avant-gardes Tutsies sont systématiquement liquidés. Certains fuyards sont tellement épuisés qu'ils n'enterrent même plus les morts.

- *Cela va être une catastrophe humanitaire colossale*, me dit le général Jean-Claude Lafourcade, qui me reçoit dans son QG de Goma, au Zaïre, juste en face de Gisenyi. *Et l'armée n'a pas pour mission de nourrir tous ces pauvres gens.*

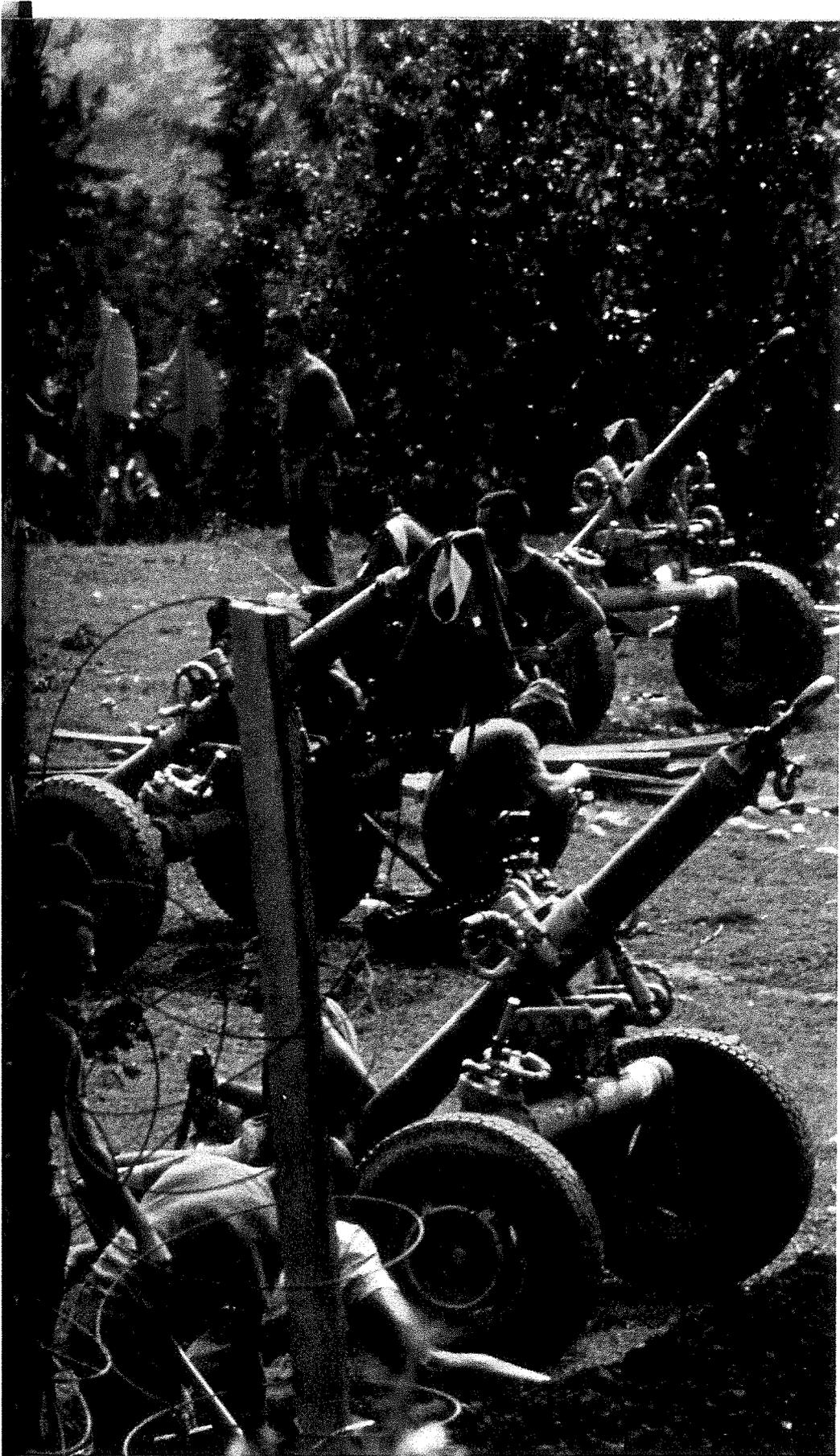
Certes, elle distribue des vivres, mais c'est insuffisant. Le drame, c'est que les ONG, les organisations non gouvernementales humanitaires, ne veulent pas venir du côté de l'opération « Turquoise », à l'exception de Caritas qui fait un travail remarquable. AICF et Médecins sans frontières pourraient enfin se décider. Jusqu'à présent,

PHOTO : CHARLES CARATHUSIS/STIPA

POUR PROTÉGER LE SANCTUAIRE FRANÇAIS

Aidés de prisonniers de droit commun rwandais (en uniforme rose), les soldats français se préparent à toute éventualité. Et par exemple, à riposter à des tirs d'artillerie du FPR.





les ONG étaient toutes du côté tutsi. Il y avait là un choix politique évident.

— *Nous avons rempli notre mission, ajoute le commandant en chef. Nous avons sauvé des milliers de vies humaines. Dès notre arrivée, les massacres ont cessé. Nous avons désarmé de nombreuses milices, supprimé de nombreux barrages. Nous avons rassemblé les Tutsis qui allaient être exterminés dans des camps que nous protégeons. De même, nous protégeons les camps de Hutus. Nous sommes allés récupérer les Tutsis qui se terraient par petits groupes au fin fond des forêts et ceux qui étaient cachés chez des Hutus.*

Une puissance de feu très dissuasive

» *Enfin, ajoute le général Lafourcade, en installant nos troupes face aux armées tutsies, nous avons stoppé leur progression à la limite de notre zone de sécurité.*

Pour l'instant, le FPR n'attaque pas les Français. Mais le général n'affiche pas un optimisme délibéré. Il a mis nos troupes en position de combat. Notre petite armée surentraînée et fortement armée est prête à tous les cas de figure. Nos deux mille cinq cents hommes d'élite (exactement 2 494, plus une centaine de Sénégalais et dix Mauritanais) ont une puissance de feu nettement supérieure aux trois mille ou dix mille guérilleros qui sont en face. De plus, huit Jaguar et Mirage et une douzaine d'hélicoptères de combat peuvent intervenir immédiatement.

Il y a eu deux accrochages sérieux. Deux de nos patrouilles ont été mitraillées. La riposte a été immédiate et massive. Les pertes en face ont été lourdes. Le commandant des forces du FPR a déclaré aussitôt que ces tirs contre nos soldats avaient été déclenchés contrairement à ses ordres. Un autre incident a été plus grave. Les guérilleros ont mitraillé la voiture de deux journalistes français de France 2 qui se sont trop approchés du front. Tous les deux ont été blessés, dont l'un (une femme) grièvement.

Nous avons interviewé juste avant notre départ pour le Rwanda



➤ RWANDA

le général Schmidt, ancien chef d'état-major de nos armées. Il a tenu à préciser pourquoi la France avait soutenu le président qui allait être assassiné :

– *Parce que nous avons soutenu le gouvernement légal de la majorité (les Hutus). Que ce gouvernement ait exercé ou non le pouvoir de façon démocratique, ce n'est pas à moi de le dire, mais les efforts de la France tendaient précisément à ce que ce gouvernement soit plus démocratique qu'il ne l'était. Nous avons amorcé le processus de paix à Arusha (Tanzanie) entre Hutus et Tutsis. Aujourd'hui encore, il n'y a pas d'autres solutions que le cessez-le-feu et d'entamer de nouvelles négociations.*

Schmidt ajoute, agacé :

– *Je ne puis tolérer qu'on nous reproche d'être intervenus au Rwanda, puis, dans le même temps, qu'on nous reproche d'être intervenus trop tard ou bien qu'on nous accuse de poursuivre au Rwanda je ne sais quel intérêt particulier. La vérité est que cela nous coûte cher.*

Un hôpital installé en une heure trente

Notre présence devait se terminer le 31 juillet. Alain Juppé vient d'annoncer qu'un premier contingent de trois cents hommes quittera le Rwanda à la date prévue. Pour le départ définitif, il faut compter plus d'un mois pour plier bagage. Quant à l'ONU, elle n'est toujours pas prête à envoyer ses Casques bleus. Une armée comme celle de l'opération « Turquoise » représente deux cents tonnes de fret par jour, dont le carburant pour 476 véhicules blindés et autres, sans compter les munitions si l'on devait se battre.

J'ai fait le tour de nos positions avec le colonel Bruno Le Flem. A Goma (Zaïre), QG de nos forces, le volcan Nyiragongo est en éruption depuis le jour de notre arrivée. « Il est en colère à cause de toute cette agitation », dit le petit peuple. A l'antenne chirurgicale parachutable, un vrai petit hôpital (délai d'installation : 1 h 30), on a pratiqué déjà plus de soixante-cinq opérations lourdes, surtout des enfants tutsis littéralement désossés par des coups de machettes. Certains ont eu les mains coupées délibérément.

Une noria d'Antonov et d'Iliouchine 76 ex-soviétiques, les plus gros avions du monde, continue à apporter le matériel lourd de notre armée.

D'un vol de Casa, une reproduction espagnole miniature de notre Transal, j'arrive à Cyangugu, poste de commandement du groupement sud, lieutenant-colonel Hogard. C'est la Légion étrangère qui tient la position. Nos légionnaires arrivent de Nîmes, de Djibouti et de Calvi.

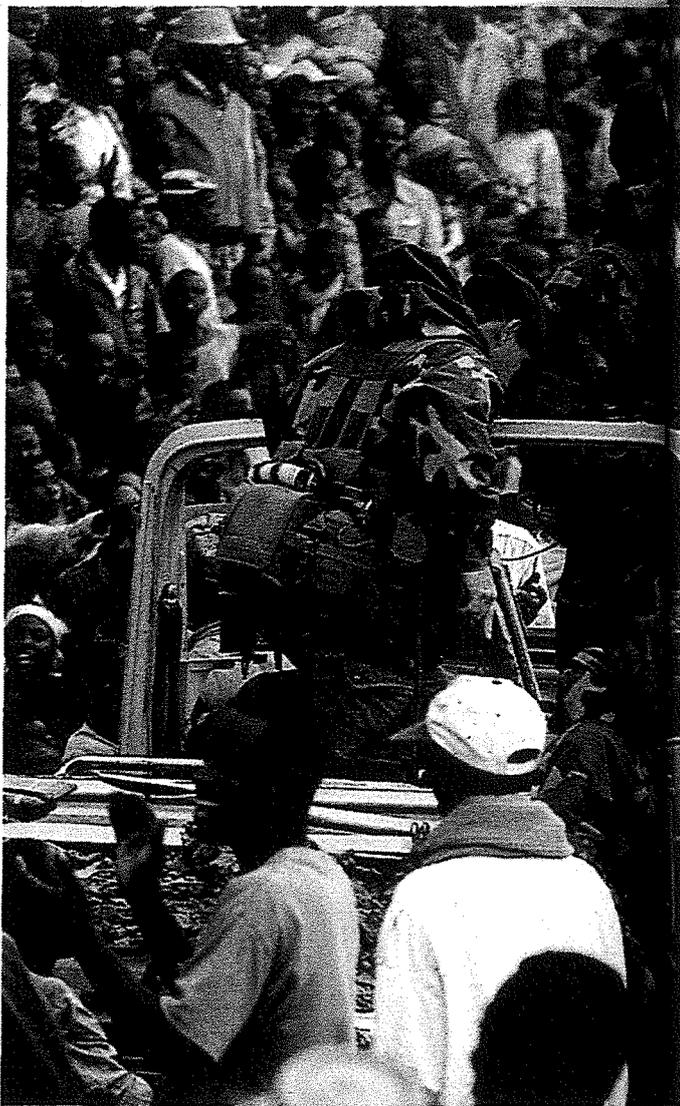
– *Allons visiter l'émir.*

J'étais surpris, avant de comprendre qu'il s'agit de l'EMMIR, Élément militaire médical d'intervention rapide, un véritable hôpital de campagne sous tentes. Médecin-chef, le colonel Auclair. Puis nous sommes allés au camp de réfugiés de Nyarushishi, géré par le CICR, huit mille Tutsis sauvés de l'extermination à la toute dernière minute. On compte actuellement quelque quatre-vingts camps de réfugiés.

Nous avons foncé vers l'est en Jeep à travers la forêt de Nyungwe, magnifique, impénétrable, forêt du début du monde, où seuls des singes noirs à collerette blanche sur la nuque vivent en paix. Sur la route, nous croisons le défilé des réfugiés, puis nous stoppons à la nuit tombante au poste de Kitabi où le capitaine de Saint-Savil nous offre l'hospitalité de la 3^e compagnie du 13^e de la Légion étrangère. Il fait froid. Soudain, des géants en treillis camouflé avec des fusils à pompe sortent de la nuit noire pour nous prendre en charge : c'est un CRAP, commando de reconnaissance et action en profondeur. Nous repartons dans l'encre sur la route déserte, prêts à toute embuscade.

Voilà Gikongoro, base avancée du dispositif à l'est. C'est le COS, commandement des opérations spéciales, colonel Rosier et lieutenant-colonel Jacques, comprenant le 1^{er} RPIMA, régiment para d'infanterie de marine de Bayonne, le 1^{er} régiment de chasseurs parachutistes (de la 11^e division para de Souge, près de Bordeaux), le 2^e RPIMA de la Réunion, le 35^e régiment d'Artillerie para, le commando Trepel de Lorient et les CRAP. Du beau monde...

Nous visitons le lendemain les avant-postes. L'« ennemi » est à deux kilomètres. Le terrain est difficile à tenir à travers toutes ces collines. Comme les Tutsis ne progres-



SAUVETAGES TOUS AZIMUTS. Nourrir les réfugiés hutus du camp de Bissessero (en bas à gauche) et de Gikongoro (à droite) : pour les soldats, ils se sont adaptés en quelques jours. Tout en restant sur le qui-vive.



PHOTOS : NOEL QUODVENNA, SIM KLEYSTEIN



à Mubambaro, près de Butaré (en haut) ; évacuer les blessés tutsis
 par l'armée française, un travail inhabituel auquel



sent que la nuit, chaque sentinelle a ses jumelles à vision nocturne.

Au camp de réfugiés de Cyanika, on dénombrait il y a deux jours cinquante mille personnes. Aujourd'hui, ils sont soixante-dix mille, protégés par le commando Trepel, sous des bâches et des branchages. Le camp est organisé par quartier avec des chefs de quartier. Il y a bien sûr quelques bagarres. Quant aux groupes hostiles qui s'approchent du camp, ils sont immédiatement désarmés par nos soldats.

Mais il n'y a rien à manger.

D'un saut d'hélicoptère, nous remontons vers Kibye, PC du groupement nord. Au passage, nous survolons le camp de Bissessero, région où les massacres ont été terribles. Tout autour, on découvre des camps de cent mille, deux cent mille réfugiés, comme à Kiwumu. Le colonel Sartre, qui nous reçoit, commande le régiment d'infanterie de chars de marine, l'ex-régiment d'infanterie coloniale du Maroc, le plus décoré de France. Le RICM arrive de Libreville, mais est basé à Vannes. Il y a également des unités du 1^{er} Hussard para de Tarbes. Sur chaque site de défense se terre une équipe de recherche du 13^e régiment de dragons para. Un escadron d'automitrailleuses légères et une section de mortiers lourds consolident le dispositif. Les troupes du FPR sont déjà concentrées autour de Kibuye. Attendent-elles notre départ pour attaquer ?

Plus au nord, les FAR, forces armées rwandaises (hutues), ont du mal à résister à l'assaut des « rebelles ». Ceux-ci sont mieux armés. Ils possèdent de l'artillerie. Celle avec laquelle ils ont pilonné Kigali avant de s'emparer le 4 juillet de la capitale. Les forces gouvernementales n'ont plus de logistique et manquent de munitions. Leur défaite est imminente. Pourtant, certaines unités se battent avec acharnement le long des rivières, notamment la rivière Nyararongo. Que va faire le gouvernement, replié à Gisenyi ? Envisage-t-il de rejoindre la zone de sécurité, ce qui embarrasserait le commandement français ?

Nos détracteurs nous accuseraient de nouveau de protéger les massacreurs.

Il va de soi que, dans le triangle français, nombreux sont les respon-

sables hutus qui ont planifié les tueries contre les Tutsis et les Hutus modérés. Certains bourgmestres (le nom reste de la colonisation belge), administrateurs, maires, instituteurs, curés et pasteurs même, ont participé aux exécutions collectives.

Nous sommes allés à l'église de Kibuye. Les murs et le sol sont couverts de taches de sang séché. Quatre mille trois cents personnes, femmes, enfants, adultes, y ont été massacrées à la kalachnikov et au coupe-coupe. Au stade, c'est neuf mille Tutsis et Hutus qui ont été tués à coups de grenades à fusil (pour aller plus vite) et de machettes.

Deux anges gardiens pour la petite Vestine

Des jeunes sont rassemblés là. Parmi eux, il y a vraisemblablement des tueurs. Mais les militaires ne sont pas chargés d'enquêter sur les massacres, ni même de procéder à des arrestations. C'est la commission d'enquête de l'ONU qui cherchera les coupables. Peut-être.

Nous remontons vers Goma sur une barge. Quatre heures sur un lac d'huile. Tout autour, le spectacle est féérique. Des îlots noirs sous un ciel de plus en plus rouge au fur et à mesure que l'on approche du volcan ressemblent à des navires à l'affût. Nous longeons la côte rwandaise, où les avant-gardes de Kagamé sont déjà probablement installées. Un adjudant-chef et un capitaine, le capitaine Fiot, pouponnent une fillette de quatre ans, Vestine Muhorakeye, que nous devons ramener à un orphelinat où se trouve sa sœur Jacqueline, ses parents ayant disparu dans la tourmente. Elle a été frappée à coups de bâton. La petite nous regarde avec des yeux hagards.

Ses anges gardiens l'installent dans un sac de couchage. Le vent est frais. Elle sourit un bref instant quand un soldat lui dessine sur une feuille de papier une maison et un chat.

Que va devenir Vestine ? Que vont devenir les autres enfants des nouvelles tueries qui vont suivre le départ des Français si l'ONU est incapable de faire respecter l'ordre ? ●

ROBERT LACONTRE